

Elle se pose alors « dans l'attitude des doyens-répartiteurs de la communauté humaine, donc très humanisé »¹. Cette posture assise permettait de les inscrire dans un triangle. Par leurs formes callipyges, elles constituaient alors un symbole fort de fécondité/fertilité.

Il s'agit vraisemblablement d'un héritage des Grandes Mères paléolithiques, rencontrées dans toute l'Europe, qui s'inscrivaient physiquement dans une forme de losange, les pieds et la tête, réduits à leur plus simple expression quand les parties ouvertement sexuelles et reproductives, seins et ventre, étaient largement amplifiées pour en souligner le caractère de fécondité. Mais il s'agissait alors d'une reproduction strictement animale, car on n'a retrouvé aucune trace végétale autour de ces statuettes. La position assise des vénus du néolithique place celles-ci dans une situation de prépotence et, donc, de majesté mais aussi dans une attitude de sédentarité. Et l'essentiel des attributs féminins de la sexualité reste clairement mis en évidence.

Certes, il peut paraître hasardeux d'étendre les pouvoirs féconds de ces déesses aux opérations agricoles, qui étaient essentiellement assurées par les hommes, alors qu'elles constituaient des déesses liées à une activité cynégétique au Paléolithique. On peut objecter à cela que la chasse aussi était une activité avant tout masculine. Mais elles veillaient aussi au maintien de la vie animale pour assurer la pérennité de la horde.

Concernant la vie agricole, plusieurs éléments plaident en faveur d'un maintien d'une divinité féminine. Tout d'abord, la terre est labourée par les instruments aratoires, généralement de formes assez phalliques. Mais c'est d'elle que sort la vie. D'ailleurs, le sexe de la femme est souvent identifié à un sillon, celui de l'homme à une charrue. Ce qui fera dire à la déesse Inanna, quelques siècles plus tard :

Et quant à moi : ma vulve, mon tertre rebondi, qui donc me le labourera ? Ma vulve à moi, la Reine, ma glèbe toute humide, qui y passera la charrue ?

Ou encore, sur les bords du Nil cette fois, on trouve une formule équivalente dans les inscriptions d'El Amarna :

*Mon champ ressemble à une femme sans mari car il n'est pas labouré.*³

En outre, la femme est symboliquement identifiée à l'eau qui féconde et qui permet la vie⁴ ; Or, c'était aussi une activité spécifiquement féminine que d'aller puiser l'eau au puits ou à la source, une activité que l'on retrouve d'ailleurs très fréquemment dans le texte biblique, comme lorsque, par exemple, Moïse rencontre, après avoir fui l'Égypte, les filles de son futur beau-père, Laban, autour d'un puits à remplir des auges pour le petit bétail⁵.

Enfin, c'est la femme qui permet la manducation de la production agricole en assurant sa transformation par le biais de la cuisson. À ce titre, elle constitue également la gardienne du foyer et la maîtresse du feu. Tous ces éléments ont donc dû concourir à la surnaturalisation des grandes Déesses-Mères. Elle pouvait, en outre, élargir son domaine d'attribution pour devenir également la patronne du tissage, qui rassemblait aussi, à sa manière, le travail de l'éleveur et du cultivateur.

Ainsi, la Mère néolithique domine tout à la fois les rapports de reproduction, auxquels viennent s'ajouter les rapports de production. En effet, elle devait s'identifier à la terre comme son ancêtre paléolithique devait être plus ou moins assimilée à la forêt peuplée de gibier. Il devait donc y avoir, selon les mots de Pierre Lévêque, « identification entre la Mère et la réalité naturelle, qui

1. Pierre LÉVÊQUE, « Contribution à une théorie historique de la production de la pensée religieuse dans les sociétés du Paléolithique et du Néolithique », dans *Dialogue d'Histoire Ancienne*, 1981-7, vol. 44, éditions Les Belles Lettres, Paris, p. 60.

2. Traduction Jean BOTTÉRO, « L'amour à Babylone », in Jean BOTTÉRO, *Initiation à l'Orient ancien. De Sumer à la Bible*, éditions Gallimard, Paris, 1992, p. 146.

3. Voir TOB, éditions du Cerf, Paris, 1975, p. 487, note z.

4. Mircea ELIADE, *Traité d'histoire des religions*, éditions Payot, Paris, 1949, pp. 169ss.

5. *Exode* II, 16.

sert à la fois d'espace, d'objet et de moyen au travail des producteurs ». ¹ Sur le site anatolien de Çatal Höyük en particulier, on a trouvé un certain nombre d'objets qui illustrent bien cette double fonction de fécondité/fertilité prêtée à la Grande Mère.

Dans le premier cas, elle est représentée au cours d'un accouplement, d'une grossesse ou d'une gestation ; dans le second, elle est en train d'accoucher dans un coffre à grains ².

Cette perception est sans doute à l'origine du fait qu'à part en Égypte et sans doute en raison de son aridité, la terre est généralement représentée sous les traits d'une déesse tutélaire plutôt que d'un dieu mâle.

Enfin, cette prégnance de la Terre-Mère et les aspects polysémiques de sa prépotence trouvaient naturellement un prolongement sur le plan astral, déjà rencontré d'ailleurs au Paléolithique. On peut voir par exemple, sur la céramique de Samarra, en Mésopotamie, datant du VI^{ème} millénaire, des femmes dont les cheveux se déploient en forme de svastika dont les branches semblent désigner les quatre directions cardinales ou, lorsqu'ils sont en faisceaux, désignent assez clairement les rayons solaires. Elles sont également associées à des scorpions ou des bêtes cornues, qui laisse entendre qu'elles sont rattachées à une symbolique démonique qu'il nous est difficile de préciser ³.

Cette prépotence des Grandes Mères va de pair avec une profonde mutation des rapports sociaux au sein de ces communautés, une mutation qui n'est pas soudaine mais qui s'étend sur des siècles, voire des millénaires et qui affectent la totalité de la vie des populations :

- quel statut pour le mariage
- transformations des rapports homme/femme au sein de la communauté domestique
- développement et spécialisation du travail des champs
- répartition équitable ou non du produit social
- problèmes liés à la défense des surproduits...

Et, de fait, le Néolithique céramique constitue le temps fort de la mythopoïétique, c'est-à-dire de la fabrication des mythes. C'est le moment où l'être humain commence à prendre en main son destin. Il n'est plus simplement consommateur : il devient producteur qui agit sur la nature et la transforme.

Il fabrique lui-même sa nourriture, ses vêtements et son habitat permanent, il crée ses outils pour produire et ses armes pour défendre. Il n'est plus le jouet de la nature, comme l'était l'homme du Paléolithique, qui suivait les grands troupeaux et dépendait d'eux et d'une problématique cueillette pour sa survie et qui vivait sous la menace permanente des grands prédateurs. Il cesse lui-même d'être proie pour devenir prédateur.

Installé sur des villages qui deviennent fortifiés, l'homme devient progressivement le maître de la nature. Et cette maîtrise, qui est avant tout masculine, va progressivement bouleverser l'équilibre religieux mis en place par le culte des Terres-Mères.

Les cycles saisonniers tout particulièrement prennent une importance décisive. Certes, ils existaient déjà dans les époques antérieures, mais une alimentation plus carnée des hommes les reléguait à un rang subalterne. Dans le cadre d'une économie céréalière, l'apparition puis la disparition de la végétation devient l'indice d'une action divine déterminée, qui sera à l'origine des mythes quasiment universels de la divinité qui meurt et ressuscite.

Dans les systèmes de représentation, cela se traduit, vers le milieu du V^{ème} millénaire, par le remplacement de ces Grandes Mères, d'aspect plutôt débonnaire, par l'image d'une « Mère terrible » ⁴. Les figurines retrouvées laissent apparaître un visage qui prend des aspects démoniques. Le sens de cette mutation reste un objet de discussion, mais on peut la lire dans plusieurs directions.

1. Pierre LÉVÊQUE, « Contribution à une théorie historique de la production de la pensée religieuse dans les sociétés du Paléolithique et du Néolithique », op. cit., p. 62.

2. James MELLAERT, *Çatal Hüyük, une des premières cités du monde*, éditions Tallandier, Paris, 1971, pp. 101ss.

3. Pierre LÉVÊQUE, « Contribution à une théorie historique de la production de la pensée religieuse dans les sociétés du Paléolithique et du Néolithique », op. cit., pp. 62-63.

4. Pierre LÉVÊQUE, *Bêtes, dieux et hommes*, op. cit., p. 40.

La première et sans doute la plus convaincante est celle qui veut voir, dans cette colère soudaine, l'indice d'une déesse violée et lésée par le travail de l'homme.

Cette image archétypale de la « Mère Terrible », mise d'abord en évidence par le psychanalyste suisse Carl-Gustav Jung, représenterait « le caractère élémentaire négatif de la femme »¹ ; ici, elle symbolise la Terre qui dévore ses enfants, la terre-sépulture qui dissout les cadavres pour s'en repaître.

On en retrouve en effet les traces, en Mésopotamie, dans le mythe appelé *Inanna et Shukallituda ou le péché mortel du jardinier*². Même si la déesse Inanna n'est pas à proprement parler une Grande Mère, son histoire est significative de ce phénomène de mutation qui touche les grandes Déesse-Terre du Néolithique.

La nature de l'autre personnage, homme ou dieu, n'est pas facile à établir. Il est certes jardinier il semble avoir été, au départ, un corbeau transformé en homme par le grand dieu Enki. Mais cela importe finalement assez peu, ce qui compte avant tout, c'est son côté évidemment viril.

L'histoire factuelle de ce mythe est assez simple, au moins pour la portée symbolique que nous souhaitons illustrer grâce à lui. Rappelons-en rapidement les principaux moments.

Shukaletuda s'évertue à faire croître son jardin, mais en vain. Celui-ci reste sec, malgré l'irrigation dont il bénéficie.

Puis il plante une haie d'arbres, sans doute des peupliers³ et, soudain, le jardin prospère.

La déesse Inanna vient s'installer à l'ombre de ces arbres, où elle finit par s'endormir.

Le jardinier la surprend dans son sommeil et la viole.

La déesse se vengera en envoyant des calamités sur le jardin, mais Shukaletuda s'en sortira, grâce à l'aide du dieu Enki.

Ce mythe a naturellement été réactualisé aux temps historiques pour faire entrer, en outre, la déesse Inanna dans le rang des divinités guerrières, mais ses racines sont probablement anciennes et témoignent d'une forme de passation de pouvoir. Il marque sans doute l'agonie du modèle matriarcal, avec la prise de pouvoir de l'homme sur la nature, grâce à son travail.

Désormais, la Grande Mère va être intégrée dans une « Sainte Famille » néolithique dont la composition est cependant un peu déconcertante⁴ : à côté de la Grande Mère se trouve la fille et le fils. Cette triade, que l'on retrouve sous une forme ou sous une autre dans tout le bassin oriental de la Méditerranée pose naturellement un certain nombre de questions. Nous sommes donc bien loin de la « Sainte Famille » développée par l'Église catholique qui fait de la triade Joseph-Marie-Jésus, soit deux parents et un enfant, l'archétype de la structure familiale idéale.

Dans un premier temps, elle semble nier un principe qui est pourtant assez bien attesté au Néolithique, celui de la hiérogamie, les amours cycliques de la Grande Déesse qui permettent le renouvellement des saisons et la perpétuation de la vie. Certes, le matériel archéologique dont nous disposons aujourd'hui reste difficile à exploiter, mais cette hiérogamie semble se poursuivre, au moins pendant un temps, avec un dieu cornu, probablement hérité de l'époque paléolithique où la chasse restait le principal mode de subsistance.

Mais à mesure que s'impose la sédentarité et le mode de vie agraire, ce dieu cornu s'éloigne lentement pour disparaître derrière des figures divines plus nettement anthropomorphisées et la « sainte famille » se conforte, mettant en évidence des évolutions notoires dans la pensée religieuse.

Tout d'abord, le couple mère/fille laisse apparaître une séparation nette dans la nature des déesses : nous avons une opposition entre

Une image matronal, la mère,

1. Erich NEUMANN, *The Great Mother. An Analysis of the Archetype*, Princetown University Press, Princetown, 1955, p. 147.

2. Voir ce mythe et ses commentaires dans Jean BOTTÉRO & Samuel Noah KRAMER, *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne*, éditions Gallimard, Paris, 1989, pp. 257-275.

3. Samuel Noah KRAMER, *L'histoire commence à Sumer*, éditions Flammarion, Paris, 1956, pp. 91ss.

4. Sur cette question, voir Pierre LÉVÊQUE, « Les groupements divins : la sainte famille néolithique », dans *Acte du colloque international (Besançon 25-26 avril 1984)*, Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, n° 329, Besançon, 1986, pp. 49-56.

Une image virginale, la fille.

Les deux faces de la féminité, qui correspondent à des représentations bien différentes : callipygès pour la mère, élancées pour la fille. Comme nous l'avons souligné plus haut avec le personnage d'Inanna, il y a dans cette représentation, l'annonce d'une seconde génération de divinités, qui correspondront à de nouvelles structures économiques, sociales et politiques des établissements humains et la mise en place d'un surproduit à défendre et d'un commerce à protéger.

Cependant, la faiblesse de l'élément masculin est assez problématique. Dans un premier temps au moins, la Grande Mère n'a pas de père masculin et la reproduction sera assurée par l'enfant-dieu, tout à la fois fils et amant, signe que la prohibition de l'inceste n'existe pas encore. Ce qui tend à montrer qu'elle n'est pas naturelle, mais avant tout sociale. Et le statut filial du représentant masculin laisse clairement entendre que la Grande Mère possède encore la haute main sur tout ce qui concerne les fonctions de reproduction.

Quant au statut de la fille, il témoigne peut-être d'une réalité sociale : la fille était gardée vierge au sein de la communauté domestique afin de pouvoir nourrir des liens de mariage, donc de relations sociales, avec d'autres communautés.

2. Naissance et développement de la civilisation urbaine

Rappel : les différentes périodes de la proto-histoire se définissent en rapport avec l'usage des métaux. Un petit tableau récapitulatif semble s'imposer, sachant qu'il est strictement indicatif et ne concerne pas nécessairement l'ensemble des peuples du Proche-Orient au même moment.

Bronze ancien	3500-2200
Bronze intermédiaire	2200 - 2000
Bronze moyen	2000 - 1550
Bronze récent	1550 - 1150
Fer I	1150 - 900
Fer II	900 - 587

2.1. En Mésopotamie.

Vers le V^{ème} millénaire, on voit apparaître, dans le Proche-Orient ancien, les premiers éléments d'urbanisation, tout particulièrement dans la basse vallée de Mésopotamie : Éridu, Kish, Ur... C'est avant tout l'indice d'une croissance démographique.

Il s'agit de la culture d'Obeïd, du nom d'une colline, le Tell El Obeïd, proche d'Éridu. Elle s'étendra à l'ensemble de la Mésopotamie, où elle remplacera la culture d'Halaf. Elle marque le début du Chalcolithique, que l'on appelle également l'âge du cuivre, qui précède naturellement celui du Bronze. La céramique se double donc d'une activité métallurgique qui va progressivement prendre de l'ampleur.

Les premiers indices viennent de la découverte de céramiques nettement plus élaborées, réalisées à la tournette de potier, ce qui montre un niveau de technicité supérieur, ainsi que des rendements plus importants. L'existence d'un surproduit est clairement attesté, avec l'utilisation progressive du cylindre gravé, que l'on roulait dans l'argile molle et qui constituait ainsi une marque de propriété.¹ Ces sceaux sont souvent perçus comme une forme de pré-écriture, car ils servent à contrôler des marchandises stockées ou en transit.

Ils se présentaient comme des jetons d'argile d'environ deux centimètres (*calculi*) de différentes formes qui servaient au comptage des richesses, comme, par exemple :

- un calculus de forme ovoïde représentait une jarre d'huile ;

1. Paul GARELLI, *Le Proche-Orient asiatique. Des origines aux invasions des peuples de la mer*, Presses Universitaires de France, Paris, 1982, pp. 54ss.

– un calculus de forme lenticulaire désignait dix moutons¹...

Vers 3400, on voit apparaître des bulles enveloppes destinées à contenir différents *calculi*.

Puis on aura l'idée, au siècle suivant, de les graver afin de préciser ce qu'elles contiennent, ce qui aboutira rapidement à mettre un terme à l'usage de ces jetons.

Et comme il est plus simple d'écrire sur une surface plane, on aplatira ces bulles à partir de 3200 pour en faire les premières tablettes, mais de très petite taille encore et uniquement destinées à des fins comptables, sans que l'on puisse donc encore réellement parler d'écriture.

Les premiers temples apparaissent, comme celui d'Éridu qui mesure 23 mètres de long sur 12 de large et, avec eux, les bases d'une architecture monumentale. Ce sont les premières traces de l'émergence d'une seigneurie ecclésiastique, qui se développe davantage au millénaire suivant, en particulier sur le site d'Uruk, qui devient le centre de gravité de l'urbanisation. Sur ce site, on n'a découvert pas moins de 18 niveaux différents, les plus anciens commençant vers 3900.

La ville témoigne d'un développement urbain continu, avec une économie centrée autour du temple, qui est également un lieu de pouvoir. Il intègre autour de lui tout un aréopage d'artisans – charpentiers, potiers, forgerons, tisserands... – qui utilisent des moyens de plus en plus perfectionnés, avec les premiers objets en cuivre et en or, ainsi que des éléments de transport, tel le chariot à quatre roues, ou encore le bateau.

De même, on a pu mettre en évidence la présence de « bergers-chefs », signe que les troupeaux devaient atteindre une certaine ampleur.

C'est aussi à Uruk que l'on a découvert la plus vieille écriture du monde. Précisons que, par ce terme, nous n'entendons pas seulement les quelques idéogrammes antérieurs destinés à une fonction particulière, commerciale ou religieuse, mais un ensemble lexical complet qui permet de couvrir tous les champs du langage humain. On y a en effet exhumé les plus anciennes tablettes, qui date du milieu du III^{ème} millénaire, au nombre de trois mille environ².

L'évolution entre l'écriture « fragmentaire » des époques antérieures et une écriture complexe reste très difficile à préciser.

La genèse de l'écriture à Uruk semble se définir en trois moments différents :

– dans un premier temps, comme dans le cas des cultures précédentes, ce sont de simples étiquettes d'argile apposées sur des marchandises avec un unique pictogramme servant à désigner la personne qui en était propriétaire ou destinataire ;

– puis on voit apparaître des petites tablettes sur lesquelles on trouve plusieurs signes, indiquant sans doute à la fois des personnes et des objets ;

– enfin, on a des tablettes plus grandes, qui semblent être également à vocation commerciale et qui devaient constituer des formes de récapitulatifs concernant un certain nombre d'échanges.

Vers 2600, ces tablettes cessent d'être uniquement comptables ou administratives pour s'ouvrir à d'autres fonctions, en particulier celle de consigner les récits mythiques. On commence à écrire les premières listes lexicales, sur lesquelles on consignait les diverses catégories de langage, qui allaient de simples listes de différentes choses (animaux, métiers, armes...), à des documents législatifs ou des suites royales³.

L'écriture sumérienne utilise alors plus de 600 signes qui fonctionnaient, comme les hiéroglyphes égyptiens, de manière très visuelle : le dessin d'un pied pouvait signifier l'organe lui-même, mais aussi le fait de marcher, de se tenir debout, voire de transporter quelque chose⁴.

1. Yves GINGRAS, Peter KEATING et Camille LIMOGES, *Du scribe au savant : Les porteurs du savoir de l'Antiquité à la révolution industrielle*, éditions du Boréal, Montréal, 1999, p. 19.

2. Robert K. ENGLUND, « Texts From the Late Uruk Period », dans Josef BAUER, Robert K. ENGLUND & Manfred KREBERNIK, *Mesopotamien, Späturuk-Zeit und Frühdynastische Zeit*, éditions Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1998, pp. 15-233.

3. Voir Joël CORNETTE (dir.), *La Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban, 3300-120 av. J.-C.*, éditions Belin, Paris, 2017, p. 78.

4. Georges JEAN, *L'écriture, mémoire des hommes*, éditions Gallimard, Paris, 1987, p. 16.

Politiquement, l'époque d'Uruk est désignée comme celle des « Dynasties archaïques » qui s'échelonnent approximativement entre 2900 et 2300 et qui ont exercé leur autorité sur la Basse-Mésopotamie. Cette époque est d'ailleurs qualifiée, par les spécialistes, de « Dynastie Archaïque » (DA) divisé en trois périodes.

On connaît les noms des souverains grâce en particulier à la *Liste royale sumérienne*, un document écrit vers 2000-1800 par un scribe resté anonyme, dans la ville de Larsa en Babylonie¹. C'est là en particulier qu'on a noté à la liste des dix rois antédiluviens, qui sont le pendant sumérien des dix patriarches bibliques, avec des longévités qui défient toutes les lois physiques et humaines².

Le pouvoir semble avoir été détenu, comme à Éridu, par un seigneur qui apparaît sur les cylindres. Avec les premières manifestations d'une écriture qui reste encore très lacunaire, il apparaît sous le titre de *En*, qui signifie "seigneur" tout en possédant une connotation clairement sacerdotale, qui semble avoir été effectuée, au moins en partie, sous les auspices d'Inanna.

Cela laisse entendre que le temple devait avoir une fonction palatiale et organisait, outre la vie religieuse, les activités économiques et l'exercice du pouvoir. Ce dernier semble avoir été partagé, dans une mesure qu'il est difficile de percevoir, par une assemblée des Anciens. C'est d'ailleurs un mode de fonctionnement quasiment universel : la Bible s'en fait l'écho mais, à l'autre bout de la Méditerranée, le Sénat, probablement la plus ancienne institution politique de Rome, doit son nom *senatus* au mot *senex* "vieux" ou "ancien".

Cependant, pour le DA I et II (2900-2600), il est extrêmement difficile de dégager la légende de l'histoire. C'est seulement à partir de la 3^{ème} période, c'est-à-dire entre 2600 et 2340 que les sources deviennent un peu plus fiables. On trouve en particulier la mention « seigneur de Sumer et roi du pays » attribuée au souverain Enshakushana³.

Mais cette supériorité de Sumer, d'abord renversée par la cité d'Umma, située elle-aussi à Sumer, sera finalement balayée dix ans plus tard, vers 2300 (la date est discutée) par le roi Sargon d'Akkad (c. 2324-2285), qui étendra sa royauté sur toute la Mésopotamie.

Ainsi, nous pouvons constater que l'urbanisation a provoqué les premières formes d'hierarchisation sociale, avec ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Cela suppose naturellement l'existence d'un premier corps de soldats, comme on a pu le constater avec l'imposition d'une monarchie.

Avec la dynastie akkadienne, la Mésopotamie change de langue – l'akkadien remplace le sumérien mais l'écriture reste la même – et va s'unir durablement, même si la capitale changera fréquemment.

2.2. Sur la côte orientale de la Méditerranée.

Mais ce mouvement d'urbanisme et de transformation radicale de la société néolithique se développe également sur l'autre branche du Croissant Fertile, dans une région qui concerne plus directement les Hébreux, quoique avec un léger décalage temporel.

Anatolie.

Le Chalcolithique y commence également vers 6000, mais de façon très irrégulière et avec de grandes éclipses chronologiques, qui correspondent le plus souvent à de grands déplacements de populations. Les sites ne semblent pas habités en permanence et on a une grande persistance du nomadisme. Ces absences de traces ou ces « trous » dans les strates archéologiques font que nous connaissons très mal cette période.

1. Jean-Jacques GLASSNER, *Chroniques mésopotamiennes*, éditions Les Belles Lettres, Paris, 1993.

2. Voir Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible. 1*, éditions L'Harmattan, Paris, 2020, pp. 200-201.

3. Edmond SOLLBERGER & Jean-Robert KUPPER, *Inscriptions royales sumériennes et akkadiennes*, éditions du Cerf, Paris, 1971, p. 90-91.

Le lieu emblématique du Néolithique anatolien est bien sûr le site de Çatal Höyük, qui est considérée comme l'une des plus anciennes villes du monde¹. Érigée sur deux tertres dominant d'une vingtaine de mètres la plaine de Konya et séparés par une rivière, la ville fut le résultat de l'agglomération de plusieurs communautés villageoises dès la fin du VIII^{ème} millénaire avant notre ère.

Vers 3200, de nouveaux bouleversements amènent l'avènement du Bronze Ancien, qui reste très lié aux cultures venues de Mésopotamie. Une civilisation à caractère guerrier s'impose dans toute la région, de la côte égéenne jusqu'à l'Anatolie, avec le développement généralisé de fortifications autour des villes. Le premier établissement de Troie, par exemple, qui a été fondé à cette époque, connaît sa première destruction.

Et cette urbanisation, liée à un grand développement de la métallurgie en raison de l'abondance de mines de cuivre et d'étain, prépare la voie pour l'avènement d'un grand royaume Hittite, à partir du Bronze moyen, c'est-à-dire dès la première moitié du II^{ème} millénaire avant notre ère, dont nous aurons largement l'occasion de reparler.

Syro-Phénicie.

En descendant vers le Sud, la région syro-phénicienne, a été marquée au V^{ème} millénaire par une grande instabilité. Elle a connu des influences sensibles des cultures venues de Mésopotamie, en particulier la culture de Halaf, déjà rencontrée, ou d'El-Obeïd. Mais cette unité culturelle, qui englobe la Syro-Phénicie et même la Cilicie au Nord, semble cesser assez brutalement au milieu du IV^{ème} millénaire. La Cilicie entre alors dans la sphère d'influence anatolienne.

En Syrie et sur la côte avec la cité d'Ugarit, dont nous aurons bien sûr à reparler, la culture d'Obeïd persiste plus longtemps même qu'en Mésopotamie, où elle est remplacée par la culture d'Uruk.

L'influence égyptienne est déjà constatée, en particulier à Byblos, dès la fin de la II^{ème} dynastie, vers 2300. Les marchands égyptiens viennent en particulier chercher des cèdres du Liban, des métaux et de l'obsidienne.

Vers 3000, le Bronze Ancien, venu du plateau anatolien se répand dans le Nord du Levant. Avec la fabrication d'armes nouvelles et d'un surproduit à défendre, des cités guerrières apparaissent un peu partout dans la région, qui se retranchent le plus souvent derrière de puissantes fortifications. Le premier établissement de Troie, par exemple, est détruit à cette époque.

Mais ce développement à caractère militaire n'engendre pas pour autant un affaissement des conditions de vie. Au contraire, il témoigne d'un accroissement sensible des richesses qu'il convient de protéger, ou de s'en emparer quand elles sont possédées par d'autres. En effet, cette époque est marquée par une prospérité nouvelle, supérieure à ce qu'elle était auparavant. Et ce n'est pas autour de l'activité agricole, qui ne varie guère, que s'établit ce développement économique.

C'est plutôt en lien avec l'artisanat et en particulier le travail de la métallurgie. L'Asie Mineure devient le premier centre de production en métal de tout le Proche-Orient. Et pas seulement l'étain et le cuivre, qui constituent les composantes du bronze, mais aussi l'argent, l'or et même le fer.

Canaan.

La partie méridionale de la région connaît un développement analogue, mais un peu plus tardif. Vers 4000, on voit apparaître des populations nouvelles ou en plus grand nombre dans les zones basses de Palestine, en particulier dans la région de Jéricho. Le site le plus intéressant est Teleilat el Ghassul, dans la basse vallée orientale du Jourdain². Les Ghassuliens occuperont pendant un temps le sud de la région. Mais ce ne sont encore que des cultivateurs et leur habitat reste de nature villageoise.

Un millénaire plus tard, d'autres groupes s'installent dans la région, sans se substituer aux précédents mais en se juxtaposant à eux. Ce sont sans doute encore des nomades en voie de

1. James MELLAART, *Çatal Hüyük, une des premières cités du monde*, éditions Tallandier, Paris, 1971.

2. Joel RAPPEL, *History of the Land-Israel*, vol. 1, éditions the Israeli Ministry of the Defense, Tel-Aviv, 1980, pp. 47-60.

sédentarisation. Les villages de Jéricho ou Meggido s'étendent et deviennent progressivement des villes, même si l'activité agricole reste prépondérante. Mais on peut y déceler, comme en Mésopotamie, une première accumulation de richesse.

C'est d'ailleurs ce surproduit qui, comme dans le reste de la région, pousse les premières villes à entrer en rivalité entre elles et à s'entourer de remparts. C'est aussi pour se protéger des tribus qui continuent à nomadiser dans toute la région et dont certaines ont la rapine comme premier moyen de subsistance.

Cependant, sans atteindre le niveau de développement des villes de la basse Mésopotamie, ces cités se livrent à du commerce, en direction de la Syrie au Nord et de l'Égypte au Sud. Un commerce qui marche d'ailleurs dans les deux sens. Sur l'autel d'un temple à Ay en effet, près de Béthel, on a retrouvé des bols d'albâtre et de pierre identiques à ce qui se faisait sur les bords du Nil sous le II^{ème} et III^{ème} dynasties (première moitié du IV^{ème} millénaire).

Vers 2300, un mouvement de population, parti apparemment de Troade, semble ravager l'ensemble du Nord du Croissant Fertile jusqu'au lac de Tibériade, avec de grandes destructions qui laisse un blanc dans la connaissance de cette époque.

2.3. En Égypte.

La présentation du Néolithique égyptien et des premières dynasties sera plus brève, car il s'agit d'abord d'une civilisation africaine, qui a certes colonisé la Palestine pendant une très longue durée mais sans laisser pour autant une profonde influence, religieuse ou culturelle, sur les populations locales.

On voit d'abord s'installer, au V^{ème} millénaire, une population néolithique d'éleveurs et de cultivateurs, en Basse-Égypte, dans la région du Fayoum et dans le delta du Nil. Mais c'est vers 4200 qu'ont lieu les événements les plus marquants. On voit en effet apparaître, dans le Nord et la Haute-Égypte, les premières traces d'une civilisation qui va rayonner ensuite, pendant trois millénaires, sur toute la région. Il s'agit de la culture de Badari, entre Assiout et Tahta.

Elle est marquante d'abord par le soin dont les morts font l'objet et qui devient le marqueur principal de la civilisation pharaonique. Les défunts sont ensevelis, ce qui ne constitue certes pas, en soi, une extrême originalité. Ils sont en position fœtale et, là encore, rien de révolutionnaire. Mais le matériel qui les accompagne montre déjà une forte inégalité sociale, inégalité qui semble se prolonger par-delà la mort.

Cette population semble encore à califourchon entre le Paléolithique et le Néolithique puisque l'économie de prédation joue encore un rôle important, même si ces gens connaissent déjà les pratiques agricoles.

Vers 3800, le centre de gravité de cette civilisation se déplace vers le Sud et trouve un ancrage sur le site de Nagada, à proximité de la ville de Louxor. Ce fut probablement cette culture de Nagada (3800-3150) qui se débarrassa des derniers oripeaux paléolithiques pour développer une agriculture céréalière, en utilisant déjà les crues du Nil. Avec la culture de Nagada commence la période Prédynastique.

Cette expansion amplifia les inégalités sociales, déjà marquées précédemment.

On le remarque naturellement d'après le mobilier funéraire, qui s'est complexifié mais essentiellement pour les tombes des notables, qui présentent une accumulation de matériels, quand la plupart des autres sont d'une grande simplicité.

Parallèlement, une nouvelle culture de pasteurs-agriculteurs se développe en Basse-Égypte, dans la région actuelle du Caire. Mais à la différence de la culture de Nagada, l'imaginaire funéraire est fort peu développé. Nous les mentionnons ici essentiellement en raison des liens qu'ils ont noués avec les populations cananéennes, qui leur feront en particulier connaître l'usage du cuivre.

Mais cette population sera en quelque sorte absorbée dans la culture nagadienne. D'abord parce que les princes nagadiens se trouvaient un peu à l'étroit sur le mince ruban nilotique de Haute-Égypte et se sont donc étendus vers le Nord, mais sans parvenir à unifier les deux pays.

Mais cette fusion entre les deux cultures, à défaut d'une unité politique, semble avoir été réalisée avec un minimum de violence, plutôt par le biais d'alliance et de mariages, celle du Sud déteignant très largement sur celle du Nord.

Mais avec l'extension de la culture nagadienne, et donc de sa puissance, la hiérarchisation sociales s'amplifie. Elle est particulièrement voyante dans les nécropoles où le processus amorcé à Nagada I (3800-3650) se poursuit au Nagadien II (3650-3400) avec un déplacement du centre de commandement vers la ville d'Hiérakonpolis, à une vingtaine de kilomètres de la ville actuelle d'Edfou. C'est aussi à cette époque que le Nil devient le nerf qui unit l'ensemble de l'Égypte, mais constitue aussi l'axe symbolique qui relie deux espaces symétriques : le monde des vivants et le monde des morts.

C'est à la fin du Prédynastique, à Nagada III appelé aussi Protodynastique (3400-3150) que l'on voit apparaître la première écriture hiéroglyphique. Elle permet de mettre en évidence l'émergence d'un pouvoir fort, soucieux de contrôler son économie et son rayonnement, assez proche finalement de ce qui se passait à la même époque en Mésopotamie. Cette période peu connue de l'Égypte a été surnommée la « Dynastie 0 ».

La période s'achève avec le roi Narmer, dont le règne se termine en 3125. On le connaît mieux que ses prédécesseurs grâce à la « palette de Narmer », découverte à Hiérakonpolis et qui atteste d'une première maîtrise de l'écriture.

Celle-ci montre, au verso, le roi portant la couronne blanche de Haute-Égypte assommant un prisonnier agenouillé, vraisemblablement un homme du Delta. Au recto, il porte la couronne rouge de Haute-Égypte face à deux rangées d'ennemis décapités.

Devenu roi de toute l'Égypte, il inaugure également le stéréotype du « massacreur universel »¹, dont tout lui sera pardonné en raison de son caractère divin.

2.4. Les transformations religieuses

L'émergence de systèmes monarchiques, voire d'empires despotiques, qui pointent leur nez du côté de la Mésopotamie et de l'Égypte, a fortement transformé l'imaginaire religieux des hommes, quelle que fut les dimensions et le rayonnement des potentats locaux.

Nous avons laissé l'état des croyances sur cette triade étonnante d'une divinité maternelle et de deux enfants-dieux, fille et garçon, mais cette structure ne sera guère viable dans l'imaginaire des premiers citadins et guère compatible avec les statuts respectifs de l'homme et de la femme. Cette triade cohabitait encore très fréquemment avec des divinités thériomorphes, c'est-à-dire mi-humaines, mi-animales voire carrément démoniques.

Un peu partout, les panthéons s'anthropomorphisent tout en se complexifiant. L'univers est toujours perçu comme animé de forces numineuses omniprésentes et omnipotentes, mais l'homme n'en est plus totalement le jouet. Son emprise sur la nature s'est amplifiée. C'est là une donnée totalement nouvelle car par ses aptitudes économiques (ensemencement, irrigation, domestication...) et militaires, avec des armes qui deviennent de plus en plus efficaces dès lors qu'elles utilisent le métal, la puissance animale ne présente plus la même fascination et cesse progressivement d'être idéalisée.

Cette force numineuse qui est à la base du fonctionnement de l'univers – la Force dirait un *Jedi* – qui appartenait exclusivement aux divinités commence à être partagée par l'homme. Les Sumériens la nommaient le *Me*, ce qui a donné, en akkadien, le *Melammu*, littéralement la "force du feu qui brûle". En Égypte, on voit apparaître le *ka* "âme" et le *ba*. La différence entre l'un et l'autre est assez floue.

Le *ka* désigne la force vitale immatérielle qui est commune aux dieux et aux hommes ;

le *ba* possède une dimension plus dynamique : commun lui aussi aux hommes et aux dieux, il représente l'âme qui peut migrer entre différents mondes (des hommes, des dieux, des morts...) et symbolise également les transformations successives des individus.

1. Béatrix MIDANT-REYNES, *Aux origines de l'Égypte. Du Néolithique à l'émergence de l'État*, éditions Fayard, Paris, 2003.

Le premier est représenté par deux bras écartés et levés au-dessus de la tête, le second par un oiseau et qui s'envole après la mort de l'individu.

Nous retrouvons donc, sous une forme ou sous une autre, l'idée biblique de l'homme, créature composite entre des éléments naturels (la terre) et surnaturels (le souffle divin).

Cette anthropomorphisation des panthéons s'opère naturellement sur le temps long. En Mésopotamie, les divinités thériomorphes resteront de manière résiduelle attachées aux démons des origines ou des déserts. Ils constituent le plus souvent les éléments vaincus lors des grandes théomachies primitives mais farouches qui ont marqué, dans l'imaginaire des hommes, les débuts du monde. On en a une parfaite illustration avec le grand poème qui célèbre la primauté de Marduk sur le panthéon babylonien, *Enûma elish*, signifiant littéralement "lorsque là-haut"¹. Un simple extrait nous permettra d'en apprécier la violence :

La Mère-Abîme, qui avait tout formé, s'accumula des Armes irrésistibles :

Elle mit au monde des Dragons géants, aux dents pointues, aux crocs impitoyables, dont elle emplît le corps de venin en guise de sang, et des Léviathans féroces qu'elle revêtit d'épouvante et chargea d'éclat surnaturel.

[...]

Elle suscita encore des Hydres, des Dragons formidables, des Monstres marins, des Lions colossaux, des Molosses enragés, des Monstres scorpions, des Monstres agressifs, des Hommes-poissons, des Bisons gigantesques.

Tous brandissant des armes impitoyables et sans peur au combat.

(Enûma elish, I,133-144)²

La Grande Mère en question ici, c'est Tiamat, qui est généralement identifiée avec les eaux salées, mais elle apparaît quand même nettement comme étroitement liée à la terre. D'ailleurs, son étymologie reste discutée. Une hypothèse, déjà très ancienne, lui donne une étymologie sumérienne par la juxtaposition de deux mots : *ti* "mère" et *ama* "vie"³. Il n'y a certes là aucune allusion directe à la terre et les assyriologues lui préfèrent l'étymologie akkadienne *Tatmû* signifiant "mer", mais la suite de l'*Enûma elish* laisse supposer qu'elle devait représenter plus que cela.

En effet, lorsqu'au prix d'une guerre terrible, Marduk obtient la victoire du Tiamat, il en fait un usage pour le moins étonnant, dont nous ne reproduisons ici que quelques détails, car l'opération occupe plusieurs pages :

Il la fendit en deux, comme un poisson à sécher et il en disposa une moitié qu'il voûta en manière de Ciel. [...]

Là, il suscita les étoiles... puis il fit apparaître Nana, la Lune [...]

Sur ses mamelles, il entassa les montagnes lointaines et il y creusa des fontaines [...]

Il disposa la croupe de Tiamat pour soutenir le Ciel et plafonna son autre moitié pour consolider la Terre.

(Enûma elish, IV, 137 – V, 62)

Un tel dépeçage semble nettement plus adapté à une entité terrestre qu'à une déesse marine. Mais nous retiendrons avant tout de ce récit qu'il enterre, à tous les sens du terme, l'image de divinités thériomorphes au profit des dieux totalement anthropomorphisés. Capables de réaliser les mêmes actes de sauvagerie que les hommes eux-mêmes. Il est vrai que ce récit glorifiant Marduk est beaucoup plus récent que les époques que nous sommes en train d'évoquer, puisqu'il ne doit pas être antérieur au dernier siècle du I^{er} millénaire⁴.

1. Voir Jean BOTTÉRO & Samuel Noah KRAMER, *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie babylonienne*, op. cit., pp. 602ss.

2. *Ibidem*, p. 610.

3. Abram Smythe PALMER, *Babylonian influence on the Bible and popular Beliefs : « Tēbôm and Tiâmat », « Hadès and Satan » : a comparative studie of Genesis I. 2*, éditions Nutt, Londres, 1897.

4. Wilfred George LAMBERT, « The reign of Nebukadnezzar I », dans Warren Sturgis MCCULLOUGH (éd.), *The seed of wisdom : essays in honour of Theophile James Meek*, XI, University of Toronto Press, Toronto, 1964, pp. 3ss.

À ce titre cependant, l'Égypte reste une exception, avec ses dieux mixtes, humains et animaux, qui perdurent durant toute l'Antiquité pharaonique. Ce n'est d'ailleurs pas qu'une exception, c'est aussi une source d'interrogation pour les spécialistes qui n'ont trouvé, à ce jour, aucune explication réellement convaincante. Peut-être le mode de construction du panthéon égyptien constitue-t-il une base d'hypothèse crédible : celle-ci semble avoir été réalisée de façon très progressive en reliant, dans une même généalogie, des divinités qui étaient primitivement des dieux locaux, avec des modes de représentation restés archaïques.

De même, la Grande Mère rétrograde donc au rang des divinités de première génération. Elle va s'inscrire désormais dans un monde initial, où le Chaos et le Cosmos ne sont pas encore nettement différenciés. Là, elle se fonde dans le bestiaire des grandes divinités primordiales qui émergent du Chaos : la terre, les eaux souterraines, l'océan primordial... soit tous ces éléments qui seront vaincus par des dieux de seconde, voire de troisième génération, tel Marduk, aux traits complètement anthropomorphisés, ainsi que nous venons de le voir.

Ses caractères de fécondité/fertilité vont progressivement passer vers d'autres formes de divinités, lunaires en particulier, sans doute en raison de la durée d'une lunaison, qui équivaut au cycle féminin. Mais celles-ci ne s'incarneront pas nécessairement sous la forme de déesses. Ce sont d'ailleurs plutôt des dieux mâles qui vont reprendre à leur compte ce grand principe, signe probable de l'ascendance sociale et politique pris par l'homme avec l'urbanisation et le développement de civilisations militaires. C'est la fin de l'époque matriarcale.

Ces grandes confrontations trouvent leur incarnation, si l'on peut dire, dans le développement de la statuaire cultuelle au sein des sanctuaires. Les statues n'étaient pas perçues comme de simples représentations des divinités, elles constituaient une forme de « double iconique... que l'art plastique rend directement perceptible »¹. Ces statues étaient supposées vivantes et exigeaient un entretien particulier : nettoyage, nourrissage, habillage... D'ailleurs, le mot sumérien pour désigner le sacrifice a le sens de "faire manger".

À mesure que l'institution politique se structure, les représentations divines changent. La triade initiale, Grande Mère et deux divinités filiales, féminine et masculine, cède la place à une structure de type familial classique : un couple divin et un enfant-dieu. Le rapport de force masculin/féminin s'en trouve alors renversé, puisqu'on a deux dieux pour une déesse. Et, dans une telle structure, la figure de la déesse s'efface derrière celle du dieu dont elle n'est plus que la parèdre, quand elle n'est pas assignée aux seules fins réservées aux femmes, la maternité et la famille.

Cette évolution va de pair avec la surnaturalisation du despote qui prend, selon les régions et les époques, une connotation variable.

En Mésopotamie, malgré les efforts qui apparaissent, par exemple, dans l'épopée de Gilgamesh, les rois ne sont pas montrés comme des divinités mais ils sont les vicaires du dieu. Il est investi par les dieux d'une mission particulière, celle de gouverner les hommes. Mais il s'agit d'une mission surnaturelle qui lui donne quasiment les pleins pouvoirs sur ses sujets. Il est cependant désigné comme le chéri des dieux, qui le comblent de leurs bienfaits et sa personne elle-même, sans être divine, est sacrée.

Il se trouve donc dans une position intermédiaire : moins qu'un dieu, mais plus qu'un homme. À ce titre, on développe autour de sa personne une tradition de hiérogamie. Un peu à la manière des héros grecs, les souverains de Mésopotamie se présentent souvent comme les époux de la déesse Inanna. Des cérémonies rituelles accompagnent l'accouplement, dans le sanctuaire, entre le souverain et la grande prêtresse, qui incarne la déesse. Lors de ces fêtes, les hiérodules, c'est-à-dire les prostituées sacrées et le peuple tout entier miment de la voix et du geste le mariage sacré qui se renouvelle périodiquement dans le Sanctuaire.

1. Pierre LÉVÊQUE, *Bêtes, dieux et hommes*, op. cit. p. 83.

Dans le royaume hittite, en Anatolie, le statut royal était sensiblement de même nature qu'en Mésopotamie. Le roi était toujours qualifié de « Grand Roi », avec de nombreux surnoms et une vaste titulature qui était de nature solaire, guerrière ou pastorale. Il était perçu ici aussi comme un intermédiaire entre les hommes et les dieux : il devait gouverner les premiers selon la volonté des seconds. Certains rois possédaient même un dieu personnel, comme Muwatalli II avec le dieu de l'Orage. À leur mort, les rois retrouvaient le monde des dieux.

Mais naturellement, la surnaturalisation la plus poussée était celle qui entourait le pharaon. Elle est bien connue et nous ne la développerons guère. Ici, le roi n'est plus le vicaire ou un desservant des dieux, mais il est lui-même divinisé. Certes, il ne réalise pas de miracle, mais c'est d'abord à lui que les dieux accordent leurs bienfaits. La crue annuelle du Nil en particulier lui est attribuée, même s'il n'en est pas l'auteur direct.

Et, bien sûr, une large partie de l'activité du règne du pharaon consiste à organiser la mise en scène de sa mort, même si la période grandiose des pyramides ne durera, en définitive, que quelques siècles, puisqu'elles ont été érigées essentiellement sous l'Ancien Empire (2700-2200).

Le roi portait d'abord le nom d'Horus. Il était ainsi le fils d'Osiris, qu'il rejoignait dans les *Champs* après son séjour sur terre. Puis, avec l'émergence de Thèbes comme capitale, il prendra aussi le titre de fils de Rê au début de la V^{ème} Dynastie.

Les panthéons se construisent alors en fonction des rapports de force entre les différentes cités. Une mythologie se met en place, avec des guerres violentes entre les divinités elles-mêmes. Dans la plupart des cas, ces théomachies sont le résultat, dans l'imaginaire, des conflits entre les cités elles-mêmes et la divinité patronne de la cité vainqueur prend le pas sur celle des autres.

Nous avons évoqué la guerre menée par Marduk, qui permet de glorifier la mainmise de Babylone sur l'ensemble de la Mésopotamie, mais de telles confrontations sont visibles ailleurs, en Égypte évidemment, mais aussi dans des cités à rayonnement plus restreints, comme à Ugarit où l'irruption de Ba'al à la tête du panthéon s'effectue au terme d'un long combat, contre Él d'abord, puis contre Yâm, le dieu de la mer et Môt, le dieu de la mort.

Une structure hiérarchique est donc lentement mise en place, susceptible à tout moment d'être bouleversée par l'arrivée de nouveau dieu. Mais il se développe aussi, en parallèle, une littérature des commencements qui permet de donner un sens au monde et d'organiser l'histoire des hommes en rapport avec celle des dieux. Il s'agit probablement de montrer que la légitimité des pouvoirs terrestres des despotes repose sur une longue genèse qui mène du Chaos au Cosmos et dont ils sont, en quelque sorte, l'aboutissement.

L'ordre du monde devient alors le reflet figuré de l'ordre politique qu'ils désirent incarner. Il serait bien sûr trop long d'étudier les grandes cosmogonies égyptiennes et mésopotamiennes, celles qui sont le plus abouties car elles ont bénéficié d'une très grande longévité, mais il est frappant de constater une évidente similitude entre les deux systèmes.

En Égypte par exemple, on trouve différentes constructions selon les sanctuaires et selon les époques¹ : une Ennéade (groupe de neuf divinités) à Héliopolis :

à partir du dieu Atoum, dieu créé de par sa propre volonté. Par différents moyens selon les sources (masturbation, crachat ou même verbe créateur),

il engendra le premier couple divin : Shou et Tefnou, respectivement l'air et l'humide.

De leurs copulations naissent ensuite Geb, la terre et Nout, le ciel

qui, eux-mêmes, engendreront les quatre dieux du cycle osirien : Osiris, Isis, Seth et Nephtys.

D'autres systèmes existent, comme une ogdoade (huit divinités) à Hermopolis ou une autre ennéade à Memphis. Les dieux sont souvent les mêmes, mais à des places différentes.

En Mésopotamie, il règne également de grandes disparités entre les différentes versions de la création du monde. Cependant, les textes sont nettement moins précis que dans les villes nilotiques et le sujet n'est souvent abordé que très indirectement. Il y est aussi naturellement question de hiérogamies, mais il semble que les dieux mâles y jouent un rôle nettement plus

1. Siegfried MORENZ, *La religion égyptienne*, éditions Payot, Paris, 1984, pp. 211-238.

important que les déesses. Et une certaine unité peut apparaître dans la conception d'une triade fondatrice réunissant An (le ciel), Enlil (le vent) et Enki ou Éa, la terre¹.

Naturellement, dans les deux cas, la mission première des dieux est de constituer une humanité destinée à gérer la terre, sous leur vigilant patronat, naturellement.

Dans le monde hittite ou les royaumes cananéens ou syro-phénicien, la littérature cosmogonique est très fragmentaire et, en définitive, ce sont les Hébreux qui en ont composé la version la plus élaborée.

3. La mise en place des grands ensembles politiques jusqu'au II^{ème} millénaire

3.1. La Mésopotamie

Le royaume d'Akkad (2330-2150)

Après la suprématie d'Uruk sur la Basse-Mésopotamie, c'est la civilisation akkadienne qui prend les rênes du pays des Deux-Fleuves, avec la conquête de Sargon d'Akkad vers 2330 et la fixation de la nouvelle capitale dans cette ville, appelée également Agadé, sur le Moyen-Euphrate.

Ces nouvelles données sont marquées d'abord par des changements ethniques et linguistiques. Les Akkadiens sont des Sémites, à la différence des Sumériens, dont on peine d'ailleurs à définir l'origine précise. Ce sont des Sémites de l'Est, quand les Hébreux appartiennent aux Sémites de l'Ouest.

En Mésopotamie, cette différence ethnique est doublée d'une rupture linguistique : l'akkadien remplace le sumérien, langue qu'il est difficile de rattacher à un groupe linguistique particulier. L'écriture cunéiforme reste cependant la même et le sumérien continuera à être la langue sacrée jusqu'à l'époque romaine. L'akkadien constituera la base des langues assyrienne et babylonienne.

Ce mouvement sémitique, sans doute des peuples nomades en quête de terres, a d'ailleurs débordé sur la Palestine et même sur l'Égypte de l'Ancien Empire. Mais il reste assez mal connu.

Ce qui est plus assuré, c'est que Sargon, qui a régné 40 ans (2324-2285) a unifié la Mésopotamie en mettant fin à l'indépendance des cités, en particulier celles du Nord, les forçant à verser un tribut. Il semble que ce soit en partie grâce au perfectionnement d'une arme déjà ancienne mais qui servait uniquement pour la chasse : l'arc. Mais utilisé à des fins militaires, il cesse d'être une simple branche tordue pour devenir un arc composite, fait de lamelles de bois collées, renforcées par de la corne et tordues sous la vapeur : fruit d'une technologie nettement plus élaborées, ces arcs composites possédaient une portée de 300 mètres et pouvait transpercer une armure à 100 mètres. Ils ont ainsi contribué à changer quelque peu les données stratégiques, où les chars perdent un peu de leur importance face aux soldats à pieds et, bien sûr, aux archers².

Sargon apparaît donc comme le véritable fondateur de l'empire mésopotamien. En akkadien, son nom *šarru-kēn* signifie "le roi est juste", au sens de "légitime", ce qui laisse vaguement entendre qu'il s'est lui-même attribué ce nom³. Cependant, même s'il prétendait que son royaume était borné par la « mer Supérieure » à l'Ouest (la Méditerranée) et la « mer Inférieure » à l'Est (le golfe Persique)⁴, son emprise était nette sur la Basse et Moyenne Mésopotamie, plus floue sur la haute vallée du Tigre et de l'Euphrate.

Néanmoins, cette dynastie akkadienne permet l'avènement d'une pensée impériale, déjà amorcée précédemment mais qui consacre de façon durable l'essence divine du despote. Nous ne développerons pas outre mesure, mais la manifestation la plus claire de cette forme de surnaturalisation est sans doute à lire dans le mythe qui entoure Sargon « l'Ancien », le fils sans père

1. Jean BOTTÉRO & Samuel Noah KRAMER, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, op. cit., pp. 491ss.

2. Bertrand LAFONT, Pierre VILLARD & Corinne CASTEL, « Armement », dans Francis JOANNÈS (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, éditions Robert Laffont, Paris 2001, pp. 76-77.

3. Joël CORNETTE (dir.), *La Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban, 3300-120 av. J.-C.*, op. cit., p. 169.

4. *Ibidem*, p. 170.

abandonné au fleuve par sa mère, la grande prêtresse, recueilli par Aqqi, le « puits d'eau », puis choisi et aimé par Ishtar. Une légende qui inspira, comme chacun sait, le mythe d'un Moïse sauvé des eaux d'un autre fleuve.

L'époque Néo-Sumérienne (2150-2003)

Affaibli par les raids de tribus extérieures et sans doute aussi par une période de sécheresse baptisée « 4200 BP »¹, selon les travaux de l'océanologue Peter B. DeMenocal le royaume d'Akkad s'effondre. Les cités-États reprennent leur autonomie pendant une cinquantaine d'années, Uruk en particulier, avant qu'on n'assiste à une renaissance sumérienne, qui débouche sur le royaume d'Ur III (2100-2003).

C'est le roi Ur-Namma (c. 2110-2095) qui parvient à unifier le bas-pays, avant d'étendre le royaume vers le Nord et l'Est, extension poursuivie par son fils et successeur, Shulgi (2095-2045). Le pays est réorganisé, économiquement et politiquement. On développe d'abord une armée royale fidèle et bien équipée. Dans le même temps, un découpage administratif est créé qui délègue à des gouverneurs l'autorité royale dans les régions. Parallèlement, on met en place un régime agraire qui sépare les terres entre le Temple et le Palais.

Cultuellement, les grands sanctuaires se précisent :

- Enlil, le père des dieux et le dieu des vents, est adoré à Nippur ;
- Enki, son frère, dieu des eaux souterraines, a son sanctuaire à Éridu ;
- Nanna, le dieu-Lune réside d'abord à Ur, dont il visite chaque nuit la ziggurat ;
- Inanna, étoile du matin, c'est-à-dire Vénus, déesse oxymorique de la guerre et de l'amour, est adorée à Uruk...

À la fin du III^{ème} millénaire, le royaume d'Ur III est menacé par sur ses deux versants : sur le flanc Ouest par les Amorrites, originaires de Syrie, sur le flanc Est par les Élamites, venus de l'actuel Iran. Si ce sont ces derniers qui déposeront le cinquième et dernier dynaste d'Ur III, ce sont plutôt les Amorrites qui tireront les marrons du feu.

L'époque amorrite (2003-1595)

Cette période de quatre siècles a connu des bouleversements, mais aussi une certaine forme de continuité, ne serait-ce que sur le plan culturel.

Si les Élamites se sont rendus maîtres d'Ur, en le détruisant, les Amorrites se sont installés dans la plupart des grandes villes de Basse-Mésopotamie : Larsa, Isin, Uruk, Babylone, Alep, Mari... Et la chute de la capitale a provoqué un renouveau des rivalités intestines entre les cités. À ce jeu, c'est d'abord les maîtres de la ville d'Isin qui prennent la main, en chassant les Élamites et en reprenant à leur compte le principe dynastique d'Ur III.

Il serait long et compliqué de faire le détail des différences dynasties amorrites qui s'affrontent durant ces quatre siècles marqués d'abord par une volonté d'autonomie des cités. Deux d'entre elles cependant arrivent à émerger et à unifier chacune une partie du pays :

- le royaume de Yamkhad (2004-1595) en Haute-Mésopotamie, qui s'étend jusqu'au Nord de la Syrie et la Méditerranée ; sa capitale sera Alep dans un premier temps, puis Mari ; ce royaume englobe également l'Assyrie qui, à cette époque, se résume à une grosse cité-État : Assur ;
- le royaume de Babylone, en Mésopotamie centrale et jusqu'au golfe Persique, avec l'un des rois les plus connus, surtout par son célèbre recueil de lois qui se trouvent actuellement au Louvres, Hammurabi (1792-1750). C'est la Première dynastie babylonienne (1880-1595).

Sous le règne de ce dernier et de ses cinq successeurs, le royaume de Babylone s'étend vers le l'Est et réduit considérablement le royaume de Yamkhad. C'est le premier empire babylonien,

1. Le terme exact est « Événement climatique 4200 BP » (*Before Present*), qui a affecté la Terre il y a 4200 ans, selon les travaux de l'océanologue américain Peter B. DEMENOCAL, « Cultural Responses to Climate Change During the Late Holocene », *Science*, vol. 292, n° 5517, 2001, p. 667-673.

qui s'étend jusqu'à la ville de Mari. Cette période est marquée, au plan religieux, par l'avènement du dieu Marduk à la tête du panthéon babylonien.

Mais l'époque amorrite s'achève sous les coups de boutoir d'une puissance anatolienne qui atteindra son apogée avec le royaume hittite. Les deux royaumes sont successivement défaits par les Hittites et Babylone sera la dernière à tomber. La ville sera pillée par les troupes du roi Mursili I^{er}. Mais cette victoire sera sans lendemain colonial.

Dans les siècles suivants, le pouvoir passera aux mains de dynasties issues d'autres ethnies : outre le bref passage des Hittites, il s'agira des Kassites, issus des montagnes du Zagros à l'Est, qui s'installeront principalement en Babylonie, ainsi que des Hourrites, un peuple de l'Est de l'Asie Mineure qui va se propager dans toute la région, et d'abord dans le centre de l'Anatolie où ils vont installer les premiers royaumes hittites.

3.2. L'Anatolie et la région syro-phénicienne

Le Hatti

Nous l'avons vu, l'Anatolie a été l'un des foyers de la révolution néolithique. Les Hourrites, qui vont progressivement se confondre avec les Hittites, constituent un peuple indo-européen qui semble occuper l'Asie Mineure depuis le III^{ème} millénaire et c'est la plus ancienne mention écrite d'une langue indo-européenne, même si l'alphabet est emprunté à l'écriture cunéiforme ; Cela reste un peuple assez mystérieux, que les archives ne commencent à mentionner, en Cappadoce, que vers le XVIII^{ème} siècle avant notre ère. Ils semblent cependant avoir été les premiers hommes à savoir fondre le fer, en chauffant certaines pierres rouges.

La capitale du royaume hittite est fixée à Hattusa, à proximité du village actuel de Boğazköy, dans le Nord de l'Anatolie.

On dégage généralement deux grandes périodes distinctes pour cette civilisation, séparées par environ un siècle de troubles à la fois internes et externes :

- un ancien royaume, entre 1650 et 1430 ;
- une période « impériale », de 1350 jusqu'à la disparition de l'État, vers 1200.

La première période est marquée par une forte instabilité politique, qui cesse avec le règne du roi Telepinu, vers 1500, qui unifia pour un temps le royaume. Mais outre ses divisions internes, le royaume est aussi menacé par les peuples extérieurs, en particulier les Gassas, une ethnie très remuante, semi-nomade, qui occupe le Nord de l'Anatolie, un peuple sans écriture qu'on ne connaît que par les dégâts qu'ils ont réalisés dans le royaume hittite. Mais la menace vient aussi de l'Est, du royaume nord-mésopotamien de Yamkhad, ou encore du très mystérieux d'Arzawa, sur la façade occidentale de l'Anatolie.

Vers 1430, le royaume est très affaibli, occupé également par le roi d'Arzawa et le royaume du Hatti semble proche de sa perte. Mais c'est un jeune roi autoproclamé, Suppiluliuma I^{er} (c. 1350-1322) qui ramène la puissance du trône d'Hattusa et fait, d'un royaume hittite, un acteur prépondérant dans les rapports de forces au Proche-Orient, jusque vers 1200, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Mais dans les deux cas, il s'agit d'un despotisme militaire avant tout basé sur la puissance des armes et dans lequel la lignée dynastique ne s'impose que par la force et peut être perpétuellement contestée.

Un mot enfin sur la religion hittite, une religion pléthorique puisqu'on évoque souvent, à son sujet, les mille dieux des Hittites. Nous ne disposons pas de textes mythologiques et il semble que les divinités soient investies de fonctions assez utilitaires : apparaissant toujours sous des formes anthropomorphisées, elles servent à justifier les lois et légitimer ceux qui les appliquent, ainsi qu'à sacrifier les traités.

La divinité principale est sans doute le Dieu de l'Orage, d'une nature similaire au Zeus olympien ou au Ba'al cananéen, dont le nom est difficile à préciser, car il varie selon les époques et selon les lieux. Nous en retiendrons simplement le nom initial, Tarhu¹.

Il est fréquemment associé à la grande déesse Soleil Wurusemu, même s'il s'agissait probablement, au départ, de deux divinités distinctement séparées.

Dans un syncrétisme assez tardif, on place une hiérogamie entre ces deux personnages, qui donnera naissance à toute une génération de déités filiales, dont le plus connu est Telepinu, dieu de fécondité. Mais c'est un panthéon en perpétuel changement, en fonction de l'évolution ethnique du royaume hittite.

Le Mitanni

Il s'agit d'un royaume qui appartient autant à la Haute-Mésopotamie qu'à la Syro-Phénicie, mais sa proximité avec Israël nous incite à le présenter ici.

Nous y avons laissé au moment de la fin de l'époque amorrite, qui laisse la région retourner à un émiettement politique, lorsque le royaume de Yamkhad est dévasté par les Hittites, au début du XVI^{ème} siècle.

C'est probablement à la suite de ces événements que se constitue le royaume du Mitanni. La première apparition du mot Mitanni a été trouvée dans des inscriptions rapportant la campagne militaire du pharaon du Nouvel Empire Thoutmosis I^{er} (1504-1492) sur l'Euphrate², qui érigea une stèle près de la ville de Karkémish, dans la haute vallée de l'Euphrate.

C'est d'ailleurs uniquement par des sources scripturales extérieures, égyptiennes, assyriennes et hittites, que nous connaissons ce royaume qui n'a laissé, dans l'état actuel des recherches, aucune source native de ce royaume. Ce qui explique le flou bien peu artistique qui l'entoure.

Le nom même de ce royaume pose problème puisque, outre le terme de Mitanni, cet État apparaît également sous celui de *Hanigalbat* ou *Subartu* c'est-à-dire le "(pays du) Nord". Les Égyptiens l'appelaient *Naharin*, "pays des fleuves". Les rois mitanniens eux-mêmes se qualifiaient également de Hurrites.

Progressivement, le royaume du Mitanni devient l'une des grandes puissances du moment, dirigé par une aristocratie militaire disposant d'une charrierie importante. Il s'agit d'un genre de confédération dominé par le grand Roi, au sein de laquelle se tissent des liens complexes de vassalité. Nous ne connaissons des deux capitales du royaume que leur nom, Washshuganni et Taidu mais nous ignorons toujours leur emplacement exact.

L'organisation de ce royaume est mal connue. Elle semble assez complexe avec des zones administrées directement, d'autres dirigées par des sortes d'assemblées communales, voire des roitelets vassaux du Grand Roi qui se contentent de verser un tribut.

À son apogée, vers 1400, le Mitanni s'étend du Zagros, à l'Est, englobant ainsi toute l'Assyrie, jusqu'à la Syrie au Sud-Ouest. Il sera perpétuellement en rivalité avec les deux autres puissances du moment, le Hatti mais surtout l'Égypte, qui affirme ses prétentions à étendre son empire sur le Proche-Orient asiatique. Cependant, après quelques conflictualités, dont une campagne militaire de

Thoutmosis III vers 1448, Mitanni et Égypte finissent par conclure un accord.

Quant à ses relations avec le royaume de Babylonie, en Basse-Mésopotamie, nous n'en conservons aucune trace précise.

3.3 L'Égypte

Last but not least, l'Égypte n'est évidemment pas le moindre des intervenants dans l'espace géopolitique du Proche-Orient ancien, mais nous en dirons peu de mots, car son histoire est

1. Volkert HAAS, *Geschichte der hethitischen Religion*, éditions Brill, Leyde-New York-Cologne, 1994, p. 308-309.

2. Georg STEINDORFF & Keith SEELE, *When Egypt Ruled the East*, University of Chicago Press, Chicago, London, 1942, p. 35.

nettement mieux connue que celle des peuples et des royaumes que nous venons d'évoquer, certes de façon extrêmement succincte.

Nous la traiterons surtout de façon à mettre en évidence son emprise sur la région de Canaan, que nous avons soigneusement contournée tout au long de ce chapitre.

Nous avons laissé l'Égypte sous la « Dynastie 0 ».

L'époque thinite (3150-2685)

Période mal connue, elle s'étend sur les deux premières dynasties. Rappelons à ce sujet que la division dynastique de l'Égypte est due à l'historien égyptien du III^{ème} siècle avant notre ère, Manéthon, qui partage l'histoire de son pays en trente familles royales successives, à partir du pharaon Ménès¹, qui est probablement un autre patronyme pour désigner Narmer.

Les premiers pharaons, d'abord installés dans le Sud, accroissent leur mainmise sur la Basse-Égypte et établissent leur capitale à Memphis, ce qui leur permet également de mieux contrôler le commerce qui se développe en direction du Croissant Fertile.

Ils jettent alors les bases des institutions royales, basées sur la déification du roi et sur le contrôle par l'État des terres et des activités humaines.

Le passage entre les deux dynasties a dû être assez violent puisque les tombes des rois de la I^{ère} dynastie ont été profanées. L'époque de la II^{ème} dynastie, à partir de 2850, semble marquée par une nouvelle partition entre Haute et Basse-Égypte.

Une révolte de la Basse-Égypte amènera l'avènement d'une III^{ème} dynastie.

Durant cette époque, le rayonnement égyptien ne dépasse guère ses frontières africaines, sinon par son commerce.

L'Ancien Empire (2685-2180)

Il occupe quatre dynasties et il est inauguré par Djéser, premier roi de la III^{ème} dynastie.

Cette période est naturellement connue pour être celle de la construction des grandes pyramides.

Cette période est marquée par un grand développement économique, avec la mise en valeur de terres nouvelles, dans le Delta en particulier et la recherche de matériaux de construction, dans l'Ouest du Sinaï. Puis, à partir de la IV^{ème} dynastie, l'Égypte étend sa sphère d'influence, vers le Sud en Nubie et au Nord-Est avec des expéditions militaires vers Canaan et la région syrienne jusqu'à certaines îles de la mer Égée. Le port de Byblos en particulier, sur la côte syrienne, devient un point d'ancrage de l'Égypte dans cette région, qu'il convient de protéger.

Et bien que l'on commence à évoquer des forteresses aux frontières, l'Égypte n'a pas encore d'ennemis extérieurs avérés.

L'état pharaonique continue à se structurer, avec une division administrative stricte, mais aussi un renforcement du pouvoir des *nomarques*, c'est-à-dire les gouverneurs des régions, dont on a retenu l'appellation grecque de *nome*. Ceux-ci constituent des formes de dynasties régionales car la fonction se transmet de père en fils, créant ainsi les bases d'une contestation accrue du pouvoir central.

Cette contestation, alliée à la période de sécheresse dite « 4200 BP » entre 2200 et 2150, déjà évoqué à propos du royaume d'Akkad, provoque la chute du pouvoir pharaonique².

La Première Période intermédiaire (2180-2040)

Comme toutes les époques troublées, ces cent-quarante années sont assez mal connues. Elles sont dominées par une crise de subsistance et un retour à une division politique qui profite aux potentats locaux.

1. Peter Arthur CLAYTON, *Chronicle of the Pharaohs*, éditions Thames and Hudson, Londres, 1994, p. 6

2. Fekri HASSAN, « The Fall of the Old Kingdom », British Broadcasting Corporation, <http://www.bbc.co.uk>.

Deux dynasties finissent par s'opposer : celle d'Hérakléopolis en Basse-Égypte et celle de Thèbes en Haute-Égypte. C'est cette dernière qui finit par s'imposer, en rétablissant ainsi l'unité, puis la prospérité de l'Empire, sous l'égide de la XI^{ème} dynastie.

Le Moyen Empire (2040-1640)

La capitale est d'abord située à Thèbes, avec la XI^{ème} dynastie, dont le roi le plus important est Montouhotep II. Il réaffirme l'autorité égyptienne sur le Sinaï. La fin de cette dynastie semble marquée par une nouvelle guerre civile, qui déplace à nouveau le centre de gravité vers la Basse-Égypte à Licht, un site non localisé précisément mais qui se trouve dans le Fayoum, à partir de la dynastie suivante.

Avec Sésotris I^{er} et ses successeurs, le pouvoir royal est restauré et l'Égypte affirme de nouvelles prétentions vers la Syro-Palestine, jusqu'à Ugarit, surtout sous la forme de liens commerciaux.

La fin de cette période est marquée par une nouvelle division. Des nouveaux arrivants, venus d'Asie, prennent progressivement l'ascendant sur la région de Delta. Ils finissent par prendre le pouvoir sur toute l'Égypte et installent la capitale à Avaris, à l'Est du Delta : l'histoire les a retenus sous le nom de Hyksôs, un peuple asiatique sur la nature desquels les historiens sont loin d'être d'accord, mais la proposition faite par Manéthon d'une invasion hyksôs¹ est presque unanimement rejetée.

Deuxième Période intermédiaire (1640-1550)

C'est donc l'époque des Hyksôs, dont le nom complet signifie littéralement "souverains étrangers", qui étendent leur domination sur la Basse-Égypte, tandis que les pharaons de la XVII^{ème} dynastie ne contrôlent que la région thébaine, coincés entre Hyksôs au Nord et Nubiens au Sud.

Il faudra, de la part des princes de Thèbes, une longue suite de campagnes militaires pour triompher des Nubiens d'abord, des Hyksôs ensuite. Signalons au passage que l'expulsion des Hyksôs sera identifiée, par l'historien juif du I^{er} siècle de notre ère Flavius Josèphe, à l'Exode des Hébreux sous la conduite de Moïse. À tort, de toute évidence.

Les débuts du Nouvel Empire.

Avec la XVIII^{ème} dynastie et à partir de Thoutmosis III en particulier commence une ère de prospérité et d'expansion de l'Égypte impériale.

C'est l'apogée de la puissance nilotique, qui atteint son extension géographique maximale :

– en Afrique, de la Nubie jusqu'au royaume de Punt, qui correspond approximativement à l'Éthiopie du Nord, avec la Lybie à l'Ouest ;

– en Asie, du Sinaï jusqu'à la frontière avec le Mitanni, soit toute la côte palestino-syrienne, englobant donc la région des futurs royaumes d'Israël et de Juda. Des rapports de force entre leurs puissants voisins dépendront la mise en place d'une indépendance politique.

1. Mentionnée par Flavius JOSÈPHE, *Contre Apion*, I, XIV.